

Peine

Kawkab al-Sharq, 5 juillet 1933

Lourde et épuisante est cette peine que s'impose le Cabinet actuel, dans sa tentative d'éteindre l'esprit national et d'étouffer cette braise que tout cabinet aurait dû, au contraire, entretenir et cultiver, veillant de tout son pouvoir à ce que le passage des jours ne fasse que la fortifier, jamais la troubler.

Lourde et épuisante est cette peine que s'impose le Cabinet actuel à éteindre cet esprit et à étouffer cette braise ; et son poids, peut-être, s'alourdit de temps à autre, et s'aggrave de jour en jour, et pourrait bien atteindre une telle ampleur, une telle sévérité, qu'il pèserait sur ce Cabinet comme il a pesé sur d'autres cabinets avant lui, et le contraindrait, comme il a contraint d'autres cabinets avant lui, à la soumission et à la capitulation. Car cet esprit a été combattu, cette braise a été combattue ; les Anglais ont emprunté, et les cabinets alliés aux Anglais ont emprunté, toutes les voies dans cette guerre contre lui. Les Anglais ont employé, et les cabinets qui leur étaient favorables ont employé, tous les moyens pour l'éteindre — et pourtant ni les Anglais ni les cabinets qui les ont soutenus n'y sont parvenus, et cet esprit est demeuré debout, fort, sa vigueur s'affermissant, sa puissance grandissant, son empire s'étendant, s'emparant toujours davantage des cœurs et des âmes à mesure que se prolongeait la ruse dressée contre lui, à mesure que s'intensifiait la guerre menée contre lui. Et cette braise est demeurée ardente, envoyant sa flamme immortelle vers les cœurs malades pour les purifier, vers les âmes faibles pour les fortifier, vers les consciences incertaines pour en effacer tout doute, en dissiper tout soupçon. Si le Cabinet actuel avait tiré leçon des événements, s'il s'était instruit de ce qui avait frappé les cabinets qui l'avaient précédé, il ne serait jamais parvenu au pouvoir ; et s'il avait, tout en négligeant ces événements et sans tirer profit des malheurs de ses prédécesseurs, néanmoins assumé le fardeau du pouvoir, et su alors inventer, pour cette guerre contre l'esprit national, pour cette extinction de cette braise nationale, des méthodes jamais encore tentées, il aurait pu s'épargner cette peine lourde et prolongée qu'il subit à présent, en souffrant sans en tirer le moindre bénéfice, petit ou grand. Mais l'homme est faible, et l'empire de la vanité sur les âmes est immense, et le ravage que les faux espoirs exercent sur les cœurs et les esprits ne connaît nulle limite, et l'amour du pouvoir et de la domination séduit, fait oublier, et détourne de

toute leçon et de tout avertissement.

Ce Cabinet s'est élevé il y a trois ans, fort, extrêmement fort, vigoureux, débordant de vigueur. On lui a accordé une puissance et un empire tels que nul avant lui n'en avait reçu ; on lui a promis un espoir et une longue survie tels que nul avant lui n'en avait reçu ; et on lui a laissé la bride sur le cou dans les affaires de ce pays comme jamais on ne l'avait laissée à quiconque avant lui. Et voilà un parlement dissous, une constitution modifiée, un ordre nouveau institué, une puissance immense dépensée pour soutenir cet ordre, et une tyrannie exercée sans nul scrupule ni retenue, pour contraindre les gens à se soumettre au Cabinet actuel et à y croire. Et une séduction sans limite exercée sur les âmes, saisissant toute occasion, sondant les besoins des gens, découvrant les nécessités de ceux qui sont dans la détresse. Et voilà aussi un manquement à cet ordre nouveau lui-même, un dépassement de ses propres règles et principes, un rétrécissement de ce qui était accordé aux gens en son sein. Ils veulent partir, et se voient contraints de rester ; ils veulent parler, et se voient contraints au silence ; ils veulent écrire, et voient leurs plumes liées et leurs journaux suspendus. Et ils veulent simplement vivre, et voient les chemins mêmes de leur existence bloqués, des châtiments dressés pour leur en interdire l'accès.

Tout cela n'avait qu'un seul but : détourner les gens de cet esprit national qui avait donné vie à leurs âmes et à leurs cœurs, qui coulait avec leur sang même, et était devenu la substance même de leur existence. Mais le Cabinet n'a réussi en rien de ce qu'il voulait, n'a gagné rien de ce qu'il désirait, et n'a même pas su convaincre ses amis anglais que l'affaire était réglée, pour lui comme pour eux, que le vent leur était devenu favorable, à lui comme à eux, que son navire et le leur pouvaient désormais voguer ensemble sur une mer calme et tranquille, les portant, lui et eux, un jour, vers les négociations qu'ils recherchent tous deux, et la signature du traité qu'ils veulent imposer à l'Égypte de force, lui faire subir comme un fait accompli.

En vérité, l'esprit national se tient aujourd'hui exactement tel qu'il se tenait le jour où ce Cabinet assumait les charges du pouvoir. Nulle faiblesse ne l'a touché, nulle défaillance ne l'a frappé, son empire ne s'est point rétréci — à Dieu ne plaise — bien au contraire, sa force s'est affermie, son empire s'est étendu davantage, et son ombre s'est allongée. Et la preuve en est que le Cabinet n'a pu, et ne pourra jamais, changer ses méthodes de gouvernement, traiter les gens autrement que par la violence à laquelle il s'est accoutumé, appliquer la Constitution telle

qu'elle est et en exécuter les dispositions sans y contrevenir ni s'en écarter. Ses adversaires politiques continuent d'être traités selon des procédés anormaux, incompatibles avec une vie paisible dans un pays paisible : des soldats font le tour de leurs maisons, des guetteurs et des espions les entourent, chacun de leurs déplacements fait battre le cœur du Cabinet, trouble sa sérénité, dérange ses calculs. Leur parole est interdite, et leur contact avec le peuple est chose que le Cabinet se croit tenu de bloquer par tous les moyens.

Quoi ? Le Cabinet ne recule même pas — je ne dis pas devant l'infraction à la loi et à l'ordre, mais devant l'écart aux usages ordinaires, et devant des excès qui prêtent à rire, qui invitent au hochement de tête et au haussement d'épaules. De l'arrestation d'un homme dans le train express, jusqu'à l'armement des campagnes, la mobilisation des troupes, l'enceinte des villes, le creusement des tranchées, l'érection de barricades — jusqu'à tout ce qu'on voudra de ce que les pays sérieux entreprennent quand les nations font face à un péril imminent venu de l'extérieur, ou frappées par un bouleversement intérieur ruineux.

Et l'Égypte — Dieu merci — est en sûreté : nul ennemi étranger ne l'assaille, nulle guerre civile n'y éclate. Mais son Cabinet s'est donné pour tâche d'éteindre cet esprit national, traitant cet esprit comme un ennemi contre lequel il dresse la guerre, mobilisant des soldats contre lui, tramant contre lui toute sorte d'intrigues, sans réussir en rien de ce qu'il veut — car l'esprit national ne se combat pas par le nombre et l'équipement, ne se résiste pas par la force et les armes, ne se gagne pas par la séduction et l'appât. C'est au contraire le Cabinet résolu et avisé qui l'accompagne au lieu de s'y opposer, qui le soutient au lieu de le combattre, qui le fortifie au lieu de tenter de l'affaiblir ou de l'éteindre.

Le président du Conseil lui-même, lorsqu'il était ministre de l'Intérieur, avait déjà tenté cette même guerre contre l'esprit national, et sa compétence, son habileté, sa force ne lui furent d'aucun secours ; bien au contraire, cet esprit national se renforça, et le président du Conseil s'affaiblit, et l'esprit national continua de se renforcer, et le président du Conseil continua de s'affaiblir, jusqu'à ce que l'état du président du Conseil s'achève dans la maladie, le confinant au lit, si bien qu'il chargea un autre ministre de cette guerre ; et les nouvelles de la lutte entre ce nouveau ministre et l'esprit national parvenaient au président du Conseil sur son lit de malade, sans jamais lui rendre sa force, ni le rapprocher de la guérison. Et l'esprit national continua de se renforcer, et la résistance du Cabinet à son égard continua de s'affaiblir, jusqu'à ce que le président

du Conseil parte enfin pour l'Europe se reposer et se soigner, tandis que le nouveau ministre de l'Intérieur demeurait en Égypte, poursuivant cette même guerre contre ce même esprit, dépensant l'effort même que son prédécesseur avait dépensé, employant la ruse même que son prédécesseur avait employée, supportant la peine même que son prédécesseur avait supportée. Dieu seul est capable d'épargner à ce ministre de l'Intérieur, dans cette guerre, les fardeaux qu'a connus son prédécesseur. Dieu seul est capable d'inspirer au Cabinet la soumission à l'esprit national, et le renoncement à la guerre et à la ruse contre lui, avant que les efforts de ce nouveau ministre de l'Intérieur n'aboutissent au même sort que ceux de l'ancien ministre de l'Intérieur avant lui. Car la force des nations ne se laisse jamais vaincre, et il n'existe nulle voie pour la soumettre. Et l'esprit national aneantit les hommes, tandis que les hommes sont impuissants à l'aneantir ; car il ne repose ni sur un intérêt immédiat, ni sur un faux espoir, ni sur l'amour du prestige, ni sur l'attrait du pouvoir ; il ne repose même pas sur l'amour de la vie, mais repose sur une foi pure dont la substance même est la patience, l'endurance et le sacrifice.

Le ministre de l'Intérieur a dépensé un effort considérable samedi et dimanche, jetant en prison des gens du peuple d'Alexandrie, pour la seule raison qu'il redoutait de les voir rencontrer le chef du Wafd et son compagnon lors de leur arrivée à Alexandrie ; et il a mobilisé tout ce qu'il pouvait mobiliser des forces de l'État et de ses soldats dans ce port autrefois paisible et sûr, devenu redoutable comme en temps de guerre. Mais le ministre de l'Intérieur n'a rien obtenu, n'est parvenu à rien : le chef du Wafd et son compagnon sont arrivés à Alexandrie, et le peuple les a accueillis — et quel peuple ! Et depuis quand des ministres ont-ils jamais réussi à emprisonner un peuple tout entier ? Là, les soldats se tenaient à surveiller, là les soldats poursuivaient, là les bâtons et les fouets des soldats s'abattaient sur les corps — mais le ministre de l'Intérieur, malgré tout cela, n'a rien accompli, n'a rien empêché. Le chef du Wafd est entré à Alexandrie, le chef du Wafd a rencontré le peuple d'Alexandrie, le chef du Wafd s'est ensuite adressé à tout le peuple ; et il a semblé, ensuite, au ministre de l'Intérieur et à ses collègues, que la lutte était terminée, que la guerre avait déposé les armes, que Dieu leur avait écrit la victoire et garanti le triomphe, puisqu'aucun outrage ne s'était produit, puisque la sécurité et l'ordre n'avaient couru nul danger et subi nul dommage.

Et qui donc voulait qu'un outrage se produisît, ou que la sécurité et l'ordre fussent troublés ? Ce ne sont là que fantômes et chimères, effrayant des gens qui ont peur de tout, alarmant des gens qui s'alarment de tout.

Tous les ministres ont quitté la ville d'Alexandrie, hormis le ministre des Traditions. Ils sont venus au Caire pour y célébrer le Mawlid, comme s'ils avaient laissé le ministre des Traditions à Alexandrie pour les tenir informés de ce qui allait se passer. Et le ministre des Traditions a bien des nouvelles à raconter à ses collègues ministres — des nouvelles de cette rencontre qui a eu lieu, hier, entre le peuple et son chef, lors de la célébration du Mawlid dans le port d'Alexandrie. La police avait voulu empêcher cette rencontre, s'y était employée avec ardeur, y avait massé ses forces — mais elle n'a rien empêché, n'est parvenue à rien. Vous pourrez lire ailleurs les nouvelles de cette rencontre, et vous verrez qu'elle fut plus magnifique, plus extraordinaire, que ne l'avait jamais imaginé le Cabinet, que ne l'avait jamais imaginée la police. Et vous verrez aussi que la sécurité n'a jamais été troublée, que l'ordre n'a jamais été menacé, et que le Cabinet est véritablement responsable de ces efforts qu'il dépense sans nulle nécessité, et de ces soldats qu'il mobilise sans nulle nécessité. C'est une peine perdue, une fatigue sans nul bien, coûtant de l'argent, imposant des tourments, et donnant aux étrangers matière à rire et à se divertir. Elle n'écarte nul mal, car il n'y a nul mal en l'affaire ; elle ne repousse nul danger, car il n'y a nul danger en l'affaire ; et elle ne prouve qu'une seule chose : que tous ces efforts dépensés depuis des années se sont perdus en pure perte, comme se sont perdus les efforts dépensés auparavant — et que cet esprit national que l'on cherche à éteindre ou à affaiblir n'a été ni éteint ni affaibli, mais s'est au contraire renforcé, affermi, agrandi, au point qu'il n'accueille plus désormais la guerre qu'on lui livre que par le rire et le sourire.

Comme il conviendrait au Cabinet de s'accorder du repos, et d'en accorder au peuple, de se soumettre au décret de Dieu à son égard, de cesser cet effort perdu, de déposer cette peine longue et lourde, et de se contenter de la simple gestion des affaires, jusqu'à ce que Dieu lui permette de démissionner.